PHILIPPE BRAUD

Bilan critique d'une recherche (largement) refusée

A n'en pas douter, le discours psychanalytique agace profondément ou, au mieux, indiffère la grande majorité des spécialistes de Science politique en France, du moins lorsque, sortant de son territoire d'élection : l'investigation de l'inconscient dans une visée thérapeutique, celui-ci s'attache à éclairer ou interpréter les « productions » sociopolitiques. Mais, en réalité, malgré les tentatives tonitruantes d'un W. Reich ou les discutables audaces de certains des premiers compagnons de Freud, les psychanalystes sont eux-mêmes très peu nombreux à tenter une aventure si suspecte de tous bords... et d'abord chez eux. Si l'ethnopsychanalyse, grâce à G. Roheim ou G. Dévereux, est devenue une réalité, si des sémiologues, des philosophes et quelques historiens ont réussi avec brio à jeter des ponts interdisciplinaires, la démonstration reste encore à faire sur le terrain de la Science politique. A quelques exceptions près qui se peuvent compter sur les doigts d'une seule main (1), il n'existe pas d'études de politistes qui se révèlent profondément ouvertes à la démarche de la psychanalyse ou à son outillage conceptuel. Inversement, on notera que deux des principales tentatives réalisées par des psychanalystes d'appréhender la réalité politique de leur temps ont été signées sous des pseudonymes (2). Lors du colloque, déjà ancien, organisé en 1972 par l'Association française de Science politique en vue de faire se rencontrer des spécialistes de l'un et l'autre bord, la perplexité réciproque sur les chances de trouver un langage commun n'a évidem-

(1) L. Sfez et, plus récemment, R. Draï et A.-M. Rocheblave-Spenlé. Pas d'équivalent non plus du travail de R. BASTIDE, *Sociologie et psychanalyse*, dont la 1re édition paraît dès 1950.

(2) EPISTEMON, *Ces idées qui ébranlèrent la France*, Fayard, 1969 ; A. STEPHAN, *L'univers contestationnaire ou les nouveaux chrétiens. Etude psychanalytique*, Payot, 1969.

ment pas permis des lendemains qui chantent. Depuis lors, l'effervescence intellectuelle est certes restée importante autour du thème « Psychanalyse et politique » ; mais les politistes n'ont pratiquement pris aucune part à ces turbulences : qu'il s'agisse des Congrès de Milan organisés par Armando, Verdiglione, des controverses suscitées par G. Deleuze et F. Guattari, des tentatives de sociopsychanalyse avec G. Mendel, ou, plus simplement parfois, des libres spéculations d'une avant-garde intellectuelle, plus bruyante peut-être qu'exigeante.

Quelles infractions, quels désordres s'agit-il donc de prévenir par cette interdiction de séjour dans le champ du Politique sileneieusement signifiée au discours psychanalytique ? La question mérite d'être examinée d'abord à la lumière des diverses catégories de préventions, réticences ou refus liés aux enjeux mais aussi aux risques de tout dialogue interdisciplinaire. Ces « résistances » se révèlent néanmoins coûteuses car elles maintiennent indubitablement des béances dans l'observation des phénomènes de Pouvoir. Ne jamais chercher à varier les questions pertinentes ne permet pas en effet d'élargir le champ des réponses valides.

I — LES RÉSISTANCES

« Freud a parlé de résistance à la psychanalyse pour désigner une attitude d'opposition à ses découvertes en tant qu'elles révélaient les désirs inconscients et infligeaient à l'homme une vexation psychologique » (3). Indéniablement, c'est déjà en ce sens qu'il faut chercher les raisons de l'opposition sourde à cette catégorie de lectures du Politique ; mais il en est d'autres aussi qui relèvent de considérations différentes : pratiques, méthodologiques ou organisationnelles. Non sans artifices, on distinguera ainsi trois niveaux explicatifs d'un bilan décevant.

1) *Les préalables « scientifiques »*

Pour des raisons largement dissemblables, la Science politique comme la Psychanalyse sont deux disciplines peu assurées encore de leur respectabilité, incertaines d'avoir définitivement conquis leurs lettres de noblesses comme Sciences reconnues. La première, préoccupée de prendre ses distances vis-à-vis d'un journalisme trop dépendant de la conjoncture, soucieuse de se dissocier de la réthorique politicienne qui se déploie, triomphante, depuis les plateaux de télévision

(3) LAPLANCHE et PONTALIS, *Vocabulaire de la psychanalyse.*

en périodes électorales jusqu'aux innombrables cafés du Commerce, cherche encore les méthodes qui lui permettront d'affirmer *erga omnes* son indubitable sérieux. Du discours psychanalytique, il est trop faible de dire qu'il n'échappe pas aux ravages de la banalisation : tout le monde aujourd'hui s'empare à tort et à travers de son vocabulaire et de ses concepts clés pour en tirer des effets faciles, des clins d'œil inconséquents. Il est vrai que Freud y a beaucoup incité, avec son sens profond de « l'exagération théâtrale » notée par Roazen (4). La Science politique cherche ses grands référents rassurants dans l'utilisation de techniques quantitatives (traitements statistiques, modèles mathématisés, analyses typologiques) et, plus largement, dans une sorte de factualisme minutieusement positiviste. (Rien qui ne soit « facilement » vérifiable !) Elle ne peut, dès lors, que se méfier de certains succès trop compromettants de la Psychanalyse, rester réticente à l'égard d'un appareil probatoire qui fait systématiquement référence à un « matériel clinique » largement inaccessible aux tiers et qui, de toute façon, fonctionne selon un code de rationalité étranger aux sciences exactes. On passera vite enfin sur ce qui ne paraît pas « sérieux » chez les psychanalystes : citons pêle-mêle la brisure de la langue (5) (lalangue ?), le délire onirique de certains textes, les luttes de sectes, voire un certain cérémonial à tendance mégalomaniaque (6). Chez les psychanalystes, la crise d'identité est importante (7) et la triple interrogation, bien qu'ancienne, est restée valide aux yeux de beaucoup d'entre eux : « Philosophie, Thérapeutique ou Science ? » (8). Dès lors, la tentation est forte du retour à Freud, du repliement sur ce qui demeure assuré dans la relation analytique individuelle, là où se dévoile, à partir du rêve et de l'association libre, l'Inconscient. Loin du divan, l'angoisse méthodologique.

Le principal préalable explicitement avoué (car l'obsession de respectabilité scientifique ne peut l'être directement) est bien celui de la méthode. Qu'est-ce qu'une approche du Politique « à la lumière de la Psychanalyse ? Sur ce terrain, la perplexité est grande. Chez les politistes d'abord. Dans leur livre *Le choix d'un député* (9) D. Lindon

(4) *La pensée politique et sociale de Freud*, trad., Ed. complexe, 1976, p. 24.

(5) Le style de Scilicet, d'Ornicar ou de « l'ordinaire du psychanalyste » n'est pas celui de la *Revue française de Science politique*.

(6) Les psychanalystes ne manquent pas nécessairement d'humour ou de verve pour cribler ces travers. Cf. D. ANZIEU, Une cité psychanalytique, in *Psychanalyse à l'Université*, vol. 5, p. 173 ; Fr. ROUSTANG, *Un destin si funeste*, Ed. Minuit, 1976.

(7) E. JOSEPH, O. WIDLÖCHER, *L'identité du psychanalyste* (compte rendu du Symposium d'Haslemere, février 1976), PUF, 1978.

(8) *La Nef*, numéro spécial, octobre 1967.

(9) Ed. Minuit, 1973.

et P. Weill déclarent « renoncer pour des raisons pratiques à utiliser comme variables explicatives du comportement électoral d'un individu les ressorts les plus profonds et les plus inconscients de sa personnalité ». Impossible de psychanalyser les électeurs... ou même les gouvernants... ! Et l'on en reste là. A l'inverse, si « l'analyse » comme méthode d'investigation de l'inconscient a fait ses preuves, les voies de passage de l'anamnèse individuelle à l'anamnèse sociale ou institutionnelle restent tout à fait obscures aux psychanalystes eux-mêmes (mais beaucoup moins aux anthropologues et sémioticiens). L'on rationalise alors cette impuissance méthodologique en soulignant l'opposition totale des deux types de démarches : sociologique et psychologique. Mais le strict repli sur « l'objet psychologique » n'exclut pas des bouffées d'impérialisme. On en trouve même chez Jacques Lacan lorsqu'il déclare : « Pourquoi la famille, la société elle-même ne seraient-elles pas créations à s'édifier du refoulement ?... Freud élimine si peu cette solution que c'est pour en trancher qu'il s'acharne sur le cas de l'homme aux Loups, lequel homme s'en trouve plutôt mal » (10). Evidemment, rien ne réveillera davantage la méfiance du politiste que ce renversement des perspectives.

2) *Les objections « idéologiques »*

Elles sont bien connues mais, à les qualifier d'idéologiques, on cherche à montrer qu'elles peuvent aussi fonctionner, comme tout discours de ce type, « à l'illusion », c'est-à-dire comme défenses du Moi par mobilisation d'un certain imaginaire.

Premier type d'objection : la psychanalyse est dévoyée par un freudo-gauchisme sauvage qui effectue une utilisation incontrôlée ou, pire, iconoclaste de la lettre de Freud pour affirmer l'hégémonie des dispositifs pulsionnels et l'immersion totale du Politique dans les flux de Désirs. C'est au nom d'un Ordre à restaurer, ou à préserver, que la Psychanalyse toute entière se voit frappée d'interdit par les uns (sociologues et politistes), cantonnée dans sa dénégation du socio-politique par les autres (psychanalystes). Par ces derniers la « neutralité analytique » est érigée en condition *sine qua non* de la validité thérapeutique ou scientifique de la Psychanalyse, envisagée soit comme cure, soit comme théorie. Les véritables psychanalystes seraient apolitiques, au sens où ils n'auraient « rien à voir » avec

(10) *Télévision*, Seuil, 1974, p. 48. N'est-ce pas renouer avec la problématique de Jones, qui expliquait la guerre par la pulsion de mort, ou celle de Rank pour qui l'émergence de l'Etat exprime l'effort entrepris pour surmonter le traumatisme de la naissance ?

l'exploration du Politique, avec les enjeux qui traversent la scène sociale. R. Castel a évidemment raison de s'interroger sur les significations idéologiques de ce processus d'invalidation du champ sociopolitique (11) ; sur son caractère illusoire aussi. L'apolitisme proclamé est toujours situable dans un rapport de forces idéologiques Il n'en est pas moins paradoxal de constater que beaucoup, parmi ceux qui en dénoncent la vanité, n'attendent pas, et surtout n'espèrent pas, un investissement scientifique de la théorie psychanalytique dans le champ du Politique. Au contraire, « le traitement (par elle) de la dimension du sociopolitique, écrit encore R. Castel, devrait faire question pour tout sujet social, psychanalyste compris. Non pas qu'il soit illégitime de traiter d'une attitude politique comme d'une attitude religieuse ou de n'importe quelle croyance subjective pour se demander à quels investissements inconscients elle correspond. Je ne défends aucun sacré. Je ne fais pas du politisme ; je m'interroge seulement sur les partis pris qui fondent la pratique psychanalytique » (12). D'autres vont plus loin : chez les théoriciens politiquement engagés — et ils ne sont pas rares parmi les sociologues ou les politistes — se décèle facilement dans le rejet violent de l'approche psychanalytique la crainte de ses effets pratiques supposés : la démobilisation, l'abandon de l'espérance révolutionnaire. Ce qui devrait alors poser question, c'est cette manière de juger la validité d'une méthode ou d'une élucidation du réel à l'aune de ses conséquences sur le dynamisme militant. Il y a là le spectre de vieilles confusions qui ne sauraient en aucun cas servir le progrès des sciences.

Sur le terrain des objections idéologiques, l'on rencontre surtout l'énorme procès instruit par le marxisme, dès Lénine (les souvenirs de Clara Zetkin en font foi !). Certes, les anathèmes sans nuances de la guerre froide sur cette « arme de la bourgeoisie » ont fait place à des analyses plus nuancées notamment grâce à L. Althusser. Mais le jugement de Lucien Sève n'en demeure pas moins révélateur d'une vision qui a cours chez les théoriciens marxistes, même dénués de tout lien avec le PCF. « Ce grand défricheur (Freud) est resté prisonnier des idéologies dominantes à son époque... et ces idéologies ont marqué profondément une pratique psychanalytique d'ailleurs enracinée dans les rapports sociaux bourgeois, faussé jusqu'en leur tréfonds ses constructions théoriques, fait avorter la tentative scientifique prise dans son ensemble et déchoir la psychanalyse, en fin de

(11) *Le psychanalysme*, Ch. BOURGOIS, 1976. Comme exemple des réactions vengeresses que suscite cette analyse, v. E. ROUDINESCO, *Pour une politique de la psychanalyse*, Maspero, 1978, p. 121.

(12) *Op. cit.*, p. 71.

compte, au rang d'idéologie réactionnaire. C'est pourquoi toute tentative de trouver entre psychanalyse et marxisme un terrain d'entente relève de l'électisme le plus médiocre et, à plus forte raison, tout « freudo-marxisme » de la mystification » (13). L'enquête de Moscovici (14) montre que les intellectuels, notamment à gauche, sont particulièrement nombreux à opposer Freud à Marx sur la base psychologie individualiste / sociologie critique, irrationnel / rationnel, historique / instinctucl. Comme théorie la psychanalyse ne leur « paraît pas au point » et comme expérimentation thérapeutique elle est jugée incompatible avec une vie politique active.

Ce point de vue, passablement étroit, n'en a pas moins le mérite d'attirer l'attention sur deux ordres de données qu'il ne convient pas de contourner. La sociologie politique, comme toutes les sciences sociales, oscille toujours entre deux pôles : celui qui tend à privilégier les hommes comme acteurs de l'Histoire et les érige en véritables producteurs de la Société, de ses institutions, de son droit, de son système de signes ; et, à l'inverse, celui qui met l'accent sur l'environnement, le milieu, le « pratico-inerte » (Sartre) ou « le mode de production » (Marx), ce qui chez des structuralistes comme Althusser ou Lévy-Strauss aboutit à des formules du genre : les individus ne sont que les « fonctionnaires » des rapports de production. Il est clair que, dans ce dilemme, la psychanalyse classique se situe spontanément dans le premier camp, celui qui tient le discours le plus « idéaliste » et, en un sens, le moins sociologique. A un autre niveau, la quête syncrétiste de la « compatibilité » entre Freud et Marx fonctionne largement sur le mode de la pensée DOGMATIQUE : IL FAUT que Freud n'ait pas aboli Marx, que la Foi en l'un puisse conforter la Foi en l'autre pour éviter au disciple de perdre toute FOI. Le désir éperdu de réconcilier Marx et Freud, qui traverse bien des tentatives de confrontation, rend surtout compte de la nécessité impérieuse de se donner pour référence deux Pères là où l'on risquait de n'avoir plus qu'un vieillard.

3) *Les pressions « organisationnelles »*

Aucune science ne plane dans les AIRS. La Psychanalyse avec ses Maîtres, ses Ecoles, ses fantassins dispersés dans les institutions ou opérant en « libéral » s'est constitué un territoire à défendre, avec

(13) *In* C. CLÉMENT, P. BRUNO, L. SÉVE, *Pour une critique marxiste de la théorie psychanalytique*, Ed. Sociales, 1977, p. 195.

(14) *La psychanalyse, son image et son public*, 2e éd., PUF, 1976, p. 213 et s.

lequel, aujourd'hui, les autres Pouvoirs ou les autres discours de la Science doivent compter. Assurément la Science politique s'appuie aussi sur des dispositifs organisationnels dans l'Université ou la Recherche; surtout les politistes ont également une utilité sociale appliquée, plus immédiate que la seule exploration gratuite des mécanismes du Pouvoir d'Etat. La prédominance de la sociologie électorale par exemple, le perfectionnement des enquêtes d'opinion, l'abondance subséquente de certains types de matériaux doivent évidemment être rapportés au fait que, sur la scène électorale, s'affrontent des partis politiques et, derrière eux, des groupes de pression qui mobilisent les moyens adéquats (notamment financiers) pour obtenir une meilleure connaissance du champ de bataille. Après tout, qui commande des sondages d'opinion ?, quand ?, dans quels buts ?, intéressés par quoi ? Ces Pouvoirs peuvent-ils, par exemple, accepter qu'on leur présente la scène politique comme le lieu privilégié du déferlement explicite des idéologies, dont Mircea Eliade nous dit qu'elles constituent les modernes mythologies ? Peuvent-ils, un instant, retenir l'hypothèse selon laquelle ces idéologies fonctionnent largement à l'illusion, constituent le vecteur de divers fantasmes délirants en rapport avec le déni de réalité qui hante les individus ? Les politistes proches des partis politiques, ou amenés à travailler en collaboration étroite avec des instituts de sondages, ne peuvent pas ne pas intérioriser les exigences idéologiques ou pratiques propres à ces dispositifs de pouvoirs. Plus largement, il est probable que, dans le refus de l'outil psychanalytique par les politistes, se cachent la crainte de voir leur propre savoir dévalorisé, le doute s'insinuer sur les acquis considérés jusqu'ici comme valides. Puisque le regard de l'analyste tend à privilégier le latent derrière l'explicite, l'Inconscient derrière la Raison, le Désir derrière l'Institution.

A l'inverse, la Psychanalyse est un territoire que se disputent parfois jalousement les diverses Ecoles, mais qu'il convient plus encore de protéger des intrusions extérieures. La démarche épistémologique conjointe de J. Lacan et L. Althusser qui vise, au nom de la rigueur, à séparer radicalement le savoir sur l'Inconscient et le savoir sur les modes de production et de reproduction sociale doit AUSSI être envisagée comme une sorte de pacte, conservateur, de non-agression, assurant mieux la sécurité intellectuelle des grands prêtres respectifs de ces Savoirs. Comme un certain discours marxiste, le discours de la Psychanalyse fonctionne souvent à l'intimidation, et ceci avec efficacité. Sur les non-analysés, voire les non-analystes, pèse un interdit qui s'étend à toute discussion critique de la psychanalyse aussi bien qu'à toute tentative d'organiser des migrations concep-

tuelles, vers la sociologie politique par exemple. L'accusation de « Psychanalyse sauvage » est toujours là en réserve contre les éventuels contrevenants. Cette attitude s'autorise sans aucun doute d'un souci de rigueur : il est certain que, sans un travail sur ses propres défenses, sur les mécanismes transférentiels et contre-transférentiels, « l'usager » de l'outil psychanalytique dans les Seienees sociales ne peut que succomber aux tentations les plus grossières du subjectivisme (celui de ses Désirs). Mais il faut aussi avoir le courage de dénoncer dans la Psychanalyse les mécanismes de défense présents dans d'autres diseiplines. Comme l'écrit E. Amado Levy-Valensi : « Elles (y compris, explicitement, la Psychanalyse) arrêtent à leur propre démarche leur effort de démystifieation ; elles s'efforcent de réduire le réel aux dimensions de leurs propres découvertes, elles érigent leur découverte en alibi et protègent par là même les contenus névrotiques sous-jacents » (15).

II. — LES MANQUE À LIRE

La Psychanalyse n'est pas LA clé qui permettrait enfin d'ouvrir les portes tenues eloses du Savoir en Science politique. Vouloir mettre en lumière son rôle essentiel dans le questionnement du réel, sur ee terrain, ne devrait pas être décrypté sur un mode délirant. Simplement, il s'agit de montrer que l'absenee quasi totale d'utilisation de la Psyehanalyse dans le champ du Politique a interdit de poser certaines questions et laissé d'autres sans réponses. La sociologie politique reste appauvrie de ce que la Psychanalyse l'interpelle insuffisamment sur le triple plan de sa démarche, de ses méthodes et de l'articulation interdisciplinaire de ses schémas explicatifs.

1) *Pour un déplacement du regard*

Une lecture du Politique « à la Lumière de la psychanalyse », ce n'est certes pas la généralisation de l'injonction à s'allonger sur un divan, signifiée aux gouvernants comme aux gouvernés. Au niveau de la démarche des Sciences sociales, l'inappréciable bienfait de la psychanalyse aura consisté plutôt à mettre en lumière la nécessité de poser de nouvelles questions, d'introduire des problématiques différentes. En soulignant le rôle des affects et des mécanismes dynamiques de l'Inconscient dans le psychisme individuel, en portant son attention sur le latent par rapport au manifeste, le refoulé par rapport à

(15) *Voies et pièges de la psychanalyse*, Ed. Universitaires, 1971, p. 155.

l'explicité, le non-dit par rapport à l'exprimé, la Psychanalyse incite le sociologue ou le politiste à jeter un regard AUTRE, et complémentaire, sur les mécanismes réels qui sont à l'œuvre dans les institutions politiques, les relations de Pouvoir, les fonctions effectives dévolues à l'appareil d'Etat... Le souci de scientificité avait poussé les politistes à s'intéresser surtout aux facteurs sur lesquels les matériaux sont accessibles, abondants et susceptibles d'un traitement rigoureux (entendons : mathématique). C'est au nom d'une exigence de scientificité poussée encore plus loin qu'il faut mettre en garde, encore et toujours, contre la tentation de rejeter comme facteurs secondaires, voire de nier, ceux que la recherche avec ses méthodes actuelles a le plus grand mal à appréhender. L'approche freudienne en Science politique, c'est d'abord un choix différent des faits ou, comme l'écrit Alain Besançon, « une éducation du regard et de l'ouïe ». Par exemple, rechercher l'inconscient du texte politique, c'est porter son attention sur le mode de fonctionnement de ce code particulier, son système de métaphores, d'équivoques ou de leurres, la fonction des métonymies, ce sur quoi peuvent alerter les fréquences insolites de certains mots, les co-occurrences qui s'imposent à l'insu même de leurs auteurs, DANS le code. Tout code langagier est idéologiquement situable car il est convention sociale, rationalisation, agencement « ordonné » ; l'idéologie se dit peut-être moins dans les signifiés délibérés qu'à travers la séduction qui s'avoue dans le maniement lui-même d'un langage. Pierre Legendre l'a bien montré à propos du texte bureaucratique et du sens du sacré qui s'y perpétue.

Autre exemple de déplacement possible du regard : la recherche des racines enfouies, « oubliées », de comportements politiques banals. Ainsi, la sociologie électorale dominante s'intéresse-t-elle — non sans raisons légitimes — à la question de savoir QUI sont les différents partis en compétition, quels sont leurs électorats, pourquoi vote-t-on pour l'un plutôt que pour l'autre ; mais ne convient-il pas aussi de se demander pourquoi les électeurs vont aux urnes, alors même qu'ils sont si nombreux à dire qu' « ils ne savent pas » ou à répondre que : « De toute façon, çà ne changera rien ». Quel est donc ce mécanisme obscur qui fait que le suffrage universel déplace toujours les foules, y compris les gens qui s'intéressent « peu » ou « pas du tout » à la politique ? Est-il suffisant de faire appel aux mécanismes conscients de l'électeur désireux d'exercer son droit, de remplir son devoir, de faire prévaloir ses intérêts ?

De façon plus générale, une lecture du Politique « à la lumière de la Psychanalyse » invite à l'interrogation systématique des bavures de l'institution, des silences de la forme, des dédales des protocoles et

cérémonials, des raideurs de l'architecture officielle, de la stéréotypie des monuments commémoratifs (16), etc. L'observateur, sociologue ou politiste, ne doit pas craindre, dans son interprétation, d'être attentif à l'écho qu'éveille en lui ce langage muet, piégé dans les interstices du texte, de l'institution ou des rites. De même que l'analyste grâce au transfert dont il est l'objet reconstitue progressivement, *à partir de ses propres réactions contre-transférentielles*, une part au moins du puzzle avec lequel se débat son patient, de même l'observateur du Politique doit-il être à l'écoute des émotions, rejets, violences peut-être, qu'au plus profond de lui-même réveille en lui l'objet. Mais cette analogie — relative — de situation exige par ailleurs, de la part du politiste, un apprentissage de la distanciation, une grande lucidité sur la nature de ses Désirs, un repérage de ses mécanismes de défense qui ne peuvent s'opérer que lentement par un équivalent, sous une forme ou une autre, de l'analyse (17), voire, à certaines conditions, l'analyse elle-même ; là encore l'outil psychanalytique peut jouer un rôle décisif comme « moyen de dissiper la fausse conscience » (Igor Caruso), c'est-à-dire, ici, celle du chercheur.

2) *Pour une interpellation des méthodes*

C'est aussi « à la lumière de la Psychanalyse » que pourrait être réexaminée la question des méthodes de la recherche en Science politique. Mais, là, le processus a des chances de déclencher une certaine angoisse car la Psychanalyse bouscule de fragiles acquis, dévalorise nombre de données qui, par ailleurs, ont pourtant le mérite d'exister. Cela est évident du traitement traditionnel des textes (exégèses de discours électoraux, déclarations officielles, mémoires d'hommes politiques, dispositifs législatifs et réglementaires) ; vrai encore des résultats obtenus par interviews dans le cadre des enquêtes par sondages : la psychologie des profondeurs incite à accorder de l'importance à l'infradiscours qui chemine parallèlement au discours explicite. Or, cet explicite, dans les enquêtes par sondages, est souvent fort appauvri par la manière dont les questions se trouvent posées ; et, trop souvent, il se réduit à un effet de redoublement idéologique : (« Que pensez-vous de l'Europe ? » Réponse : « Ce que les media me disent d'en penser »). La psychanalyse induit donc des exigences plus précises que celles qui conduisaient Lazarsfeld à poser les questions

(16) V. Y. Helias, *Les monuments aux Morts*, Rennes, crap, 190 p., multigr.
(17) A cet égard, une pratique politique puis un travail en groupe sur cette pratique politique étalé sur plusieurs années, impliquant jeux de rôles et séances de dynamique de groupe, peuvent être un instrument particulièrement approprié.

classiques : qui émet ? à destination de qui ? dans quel contexte, etc. Elle ébranle la notion même d' « opinion », voire celle de « sujet ».

Les psychanalystes, en tant que tels, ont eux-mêmes peu à apporter à la Science politique sur le plan des méthodes et techniques d'investigation. Certes, les « analyses » de dirigeants, si elles pouvaient être rendues publiques, éclaireraient bien des aspects de la séduction qu'exerce le Pouvoir ; plus problématique (18), malgré son intérêt immense, est la biographie analytique, comme l'a tentée Erik Erikson à propos de Luther (suivant en cela la voie ouverte par Freud lui-même vis-à-vis du Président Wilson). Le travail de groupe peut aussi ouvrir des aperçus : Didier Anzieu, par exemple, a mis sur pied, en septembre 1968, un séminaire dont l'objet était de contribuer à une connaissance psychanalytique des mouvements sociaux. Composé de 25 personnes dont une dizaine d'animateurs ayant tous, sauf un, une expérience de psychanalyste, il fonctionnait sur la base d'activités verbales libres pendant une semaine ; selon lui, le déroulement du séminaire a reproduit l'évolution de l'inconscient collectif dans la période mai-juin 1968 (19).

Les résultats de ces méthodes d'investigation peuvent difficilement ne pas paraître minces aux yeux du politiste. En revanche, il est permis de penser que des équipes pluridisciplinaires associant psychanalystes, sémioticiens, sociologues, politistes, historiens pourraient se constituer utilement pour l'investigation de thèmes relevant de la psychosociologie politique, à l'instar de la célèbre enquête d'Adorno et son équipe sur « la personnalité autoritaire », dans les Etats-Unis des années 50. Apportant le renfort de leur démarche propre d'analyste et des matériaux amassés grâce à l'observation en profondeur de cas cliniques, les psychanalystes contribueraient à l'enrichissement de l'approche proprement sociologique et rendraient les sociologues moins timides sur des terrains où trop souvent le sol se dérobe devant les techniques d'investigation proprement sociologique.

Tout reste à faire aussi en ce qui concerne la vérification de la fécondité de concepts psychanalytiques susceptibles d'être « importés » par la Science politique. Et ce d'autant plus que les demi-tentatives abondent, de même que les leurres ou les faux-semblants. Il ne suffit pas d' « accrocher » au stalinisme le concept de « cannibalisme » ou celui de « vampirisme » pour déboucher sur autre chose que des métaphores d'utilité douteuse. Le concept roheimien d' « idéal de groupe »,

(18) Car souvent manquent les matériaux décisifs : ceux par exemple relatifs à l'enfance du sujet ; *a fortiori* le matériel onirique.

(19) D. ANZIEU, *Le groupe et l'inconscient*, Dunod, 1978, p. 315.

prolongement transposé de celui d'Idéal du Moi dans la dynamique psychique individuelle, mériterait d'être utilisé comme clé pour l'interprétation des fonctions symboliques assurées par le Pouvoir d'Etat et certains de ses agents (le Président de la République par exemple comme « modèle d'achèvement »). L'indéniable amour du Pouvoir qui répond chez les gouvernés au goût du Pouvoir chez les gouvernants renvoie à des notions essentielles en Science politique : consensus, légitimité, respect de la loi, démocratie. Très souvent on se limite pour en rendre compte à de vagues allusions à la relation sadomasochiste ou sadique-anale sans que la charge exceptionnellement riche de ces concepts serve jusqu'ici utilement à améliorer notre connaissance du problème. Finalement, sait-on réellement ce qui fait courir les militants et les bommes politiques ?, ce qui nourrit le sentiment d'étrangeté par rapport à la scène politico-électorale que ressentent confusément les citoyens d'un Etat démocratique ? Nul doute que les migrations conceptuelles — malgré les problèmes qu'elles posent — ne permettent une meilleure appréhension de la vie politique, beaucoup plus compréhensive en profondeur de sa rationalité et de ses fonctions effectives.

3) *Pour une articulation des niveaux explicatifs*

Il est fréquent de voir nier, au nom de la rigueur ou de la pureté, la possibilité même d'une telle entreprise. Et, de fait, en l'absence de passages à l'acte réellement probants, les difficultés théoriques paraissent redoutables. Georges Devereux pose bien d'ailleurs la problématique. « Mieux nous comprenons un fait dans le cadre des notions et des méthodes psychologiques, moins nous le comprenons simultanément du point de vue social ou historique. C'est là un principe méthodologique inéluctable qui tient en partie au fait que tout comportement humain est « sur-déterminé » dans le sens freudien ; il a toute une série de ressorts appartenant à plusieurs catégories parfaitement distinctes dont chacun suffit à expliquer complètement l'acte surdéterminé » (20). Il en tire la conséquence selon laquelle le spécialiste des sciences sociales est littéralement forcé d'élaborer une psychologie individuelle qui convient à ses données. Cette conception de « l'homme modal » ne vaut que pour l'étude de phénomènes sociaux ; à l'inverse, le psychologue doit considérer sa conception de la société et de la culture comme valable seulement pour l'étude des phénomènes individuels (21).

(20) La psychanalyse et l'histoire, in *L'histoire psychanalytique*, Mouton, 1974, p. 120.
(21) *Ethnopsychanalyse complémentariste*, Flammarion, 1972, p. 119.

Dans ces limites, l'articulation entre eux de facteurs socio-économiques et psychosociologiques devient possible en Science politique, et même nécessaire. J'ai tenté de le montrer à propos du comportement politique des catholiques pratiquants réguliers (22). Il est impossible d'éclairer les raisons de cette homogénéité particulièrement forte de leurs attitudes sur la scène politique, si l'on ne met pas en évidence le noyau éthique profond autour duquel se déploient leurs perceptions des problèmes de Société. Par-delà les différences de classes qui les séparent (il y a « aussi » des ouvriers pratiquants), par-delà la diversité des subcultures régionales dont ils relèvent parfois, ces chrétiens sociologiques ont en commun une propension plus forte que la moyenne à des conceptions répressives en matière de sexualité, un plus fort attachement à la famille comme modèle idéal d'organisation sociale, un amour spécialement fort de l'ordre et de la Loi. Pourquoi cette structure psychoculturelle ? Dans quelles conditions le discours de l'Eglise catholique la réactive-t-elle ? Quelles sont ses incidences sur la perception du champ politique ? Pourquoi, dans certaines régions, dans certaines couches sociales, dans certaines familles, la transmission de la Foi et (ou) de la pratique religieuse s'est-elle enrayée ? Toutes ces questions trouvent des réponses partielles à des niveaux explicatifs distincts. Les convergences étroites entre structures psychoculturelles des catholiques pratiquants réguliers et celles de la droite traditionaliste résultent du fonctionnement complexe d'un système où s'articulent entre elles des variables relevant d'un niveau d'analyse économique, sociologique, historique, mais aussi psychosocial et psychanalytique. Sur ce terrain précis, il y a bien une relation entre le mode (familial) de production et le comportement politique, malgré les apparences ; mais cette relation s'établit à travers toute une chaîne de médiations et de distorsions dont le décryptage exige l'accrochage entre elles de plusieurs approches ainsi qu'une investigation dans l'Histoire.

CONCLUSION

L'approche psychanalytique en Science politique devrait permettre de balayer cette illusion tenace — mais idéologiquement marquée — selon laquelle le Pouvoir d'Etat est l'expression de la Raison dans l'Histoire. C'est sacraliser l'Etat, ériger les gouvernants

(22) L'inclination des catholiques pratiquants vers la droite. Essai d'interprétation, in *Mélanges offerts à G. Burdeau*, LGDJ, 1977, « Le Pouvoir ».

en catégorie bien à part, que de donner à croire qu'ils ne se compromettent jamais avec l'Imaginaire ; qu'ils ne cèdent jamais aux ressorts pulsionnels qui déterminent les dynamismes psychiques individuels ; qu'ils sont protégés des fragilités de l'homme quelconque. Non seulement l'Etat, les grandes Institutions sociales jouent en permanence avec les désirs inconscients, et produisent en permanenee, fût-ce à leur insu, des mythes autojustifieateurs ; mais ils bénéficient en outre d'un discours mythologisant tenu sur eux par des appareils idéologiques avec lesquels ne devrait pas se compromettre la sociologie politique.

RÉSUMÉ. — *L'ignorance ou la méfiance réciproque caractérise les relations entre la science politique et la psychanalyse. Des préalables scientifiques aux préjugés idéologiques, la liste est longue des « raisons » alléguées pour justifier cette situation. Pourtant, il existe des lectures possibles du phénomène politique « à la lumière de la psychanalyse » mais au prix de novations méthodologiques et surtout, peut-être, d'une conversion du regard. Alors, il sera possible de découvrir l'étendue des champs à défricher.*